

Sommaire

Chapitre 1	
La Coca du Dieu Inca.....	11
Chapitre 2	
Retour du Canada en Guadeloupe.....	47
Chapitre 3	
Arrivée en Métropole	71
Chapitre 4	
Maison d'arrêt et jugement	93
Chapitre 5	
Détention – Libération	115

Chapitre 1

La Coca du Dieu Inca

Cela faisait maintenant plusieurs mois que, après avoir quitté le centre de détention, j'étais rentré au pays. J'avais gardé toute ma sobriété en matière de drogue. La saison touristique touchait à sa fin et le couple qui m'avait engagé comme cuisinier à Sainte-Anne en profita pour se rendre en Métropole afin de régler quelques affaires. Après avoir eu un différend avec son mari, la femme revint seule et me proposa de travailler avec elle. J'habitais dans leur bungalow, mais le soir chacun se retirait dans sa chambre. Elle avait probablement des vues sur moi. Aussi n'est-il pas surprenant qu'elle ait profité de l'absence de son mari pour flirter avec moi. Bien que naturelle, la réserve que j'affichais la décontenançait ; l'espoir qu'elle avait mis dans cette possible relation s'évanouissait. Sans doute s'était-elle dit alors qu'il valait mieux que je débarrasse le plancher. Un jour elle pila net devant le « lolo » (on nomme ainsi les stands de restauration où sont proposés sandwiches, boissons fraîches, articles d'artisanat, etc.), alors que je m'affairais à la cuisine. Complètement hystérique, elle me dit sans autre formalité : « Dégage de là ! Fous le camp ! Je ne veux plus te voir ! Si tu n'es pas parti d'ici cinq minutes, j'appelle la police ! » Tout éberlué, je lui rétorquai qu'elle ne pouvait pas faire cela : si elle ne voulait plus de moi, elle devait me donner un préavis et du temps pour que je m'organise, puisque j'allais me retrouver non seulement sans travail, mais encore sans logement. De fait, c'est ce qui arriva. Je la quittai et vis le mari revenir quelque temps plus tard : ils s'étaient réconciliés.

J'ai multiplié les allers et retours vers Pointe à Pitre. J'y retrouvais mon copain Fabrice, qui fréquentait le ghetto, à Morne la Loge. Il me fallait simplement trouver de quoi manger et de l'essence pour ma voiture. Avec une voiture de location flambant neuve, ma vieille Peugeot donnant des signes de fatigue, je me rendis à Basse Terre chez mon copain d'enfance Dimitri. Il venait d'être promu par son père directeur de leur entreprise d'affrètement à Basse Terre. Il s'y ennuyait ferme. Je l'informais d'un « bon plan » à Pointe-à-Pitre. Cela l'intéressa beaucoup et nous nous fixâmes un rendez-vous là-bas. Il n'était pas possible pour lui, blanc de peau, de s'introduire au ghetto : on le regarderait de travers et s'il m'accompagnait on se méfierait aussi de moi. Aussi, il m'attendit comme convenu aux abords.

L'affaire fut rapidement conclue car beaucoup de gens me connaissaient dans le "ghet" et l'accueil que l'on me réservait était plutôt positif. Mon contact était bon et l'herbe que Dimitri goûta se révéla d'excellente qualité. Nous n'avions pas intérêt à traîner dans cette zone et prîmes la direction de Sainte-Anne. Mon copain a récupéré sa part pour consommation personnelle. Je l'ai convaincu de vendre le reste afin de dégager un bénéfice que nous pourrions partager. Cet arrangement me convenait puisque je n'avais rien à me mettre sous la dent. De fait, je commençais à écouler prudemment la « came ». Voyant que ma marge allait être maigre, je proposais à mon copain Paulo de l'emmener en voiture. En échange il me paierait l'essence.

J'aimais bien Paulo, bien qu'il soit connu pour ses traficotages de chèques et cartes bancaires. Mais il était toujours bien sapé, élégant. Il achetait de l'alcool en grosses quantités et le revendait au détail. Il était bien content

d'être véhiculé pour ses livraisons. Je le trouvais quand même un peu désinvolte dans son attitude et je lui dis un jour qu'il me racontait ses aventures : "Je veux bien te servir de chauffeur, mais pas question de partager les risques de ton business ! Si un jour cela devait mal se passer, je n'aurais aucun scrupule à me décharger de toute responsabilité vis-à-vis de toi. Je sors de six ans de prison et il faut que je fasse gaffe. Je ne tiens pas à trinquer pour toi, alors que je ne trempe pas dans tes combines ; on est d'accord, oui ou non ?" Il me répondit tranquillement : "Aucun problème, Dédé !".

De fait, un jour à Gosier, un hôtelier tatillon entreprit de vérifier le chèque qu'il venait de recevoir de Paulo, s'aperçut de son trafic et appela la police. Je me trouvais dans une chambre à l'attendre lorsque l'on frappa à la porte. C'étaient les gendarmes qui venaient cueillir Paulo. Lui avait eu le temps de se sauver et moi je fus emmené, menottes aux mains, au commissariat. Heureusement, j'avais eu le temps de balancer la came qui me restait dans les toilettes. Tout frais sorti de prison, je n'aurais pas été épargné et y serais retourné sans autre explication. Au cours de l'interrogatoire que la gendarmerie me fit subir, je réussis à me défendre de toute implication dans le trafic de Paulo. Les gendarmes durent me relâcher, non sans me faire promettre de les aider à le retrouver.

Je l'ai cherché partout, d'abord dans le but de récupérer ma voiture, car il avait filé avec elle. Je la retrouvai, mais sans savoir pourquoi, chez mon copain Fabrice à Morne la Loge. Paulo, quant à lui, s'était réfugié dans le fin fond du "ghet" où il fumait à tout va. Je lui ai rappelé notre accord : je ne voulais pas être mêlé à ses affaires. Et voilà que c'était moi qui m'étais retrouvé chez les gendarmes. Se souvenant de sa promesse, il s'engagea à faire le nécessaire pour me décharger. Il ne l'a pas fait de suite, il savait

bien ce qui l'attendait. Mais finalement il dut s'y résoudre, non sans avoir fait une "méga" fête la veille au soir, une sorte de baroud d'honneur.

Un soir que je sortais de Saint François, je dérapai sur une flaque d'eau et me retrouvai dans le décor. J'étais sain et sauf, mais la voiture était complètement inutilisable. Il ne manquait plus que cela à mon désarroi : j'avais « les bras cassés » et, sans moyen de locomotion, j'étais bien handicapé. J'abandonnai la voiture sur le bas-côté en prenant la précaution de faire disparaître toute trace compromettante. Que faire, sinon rentrer à pied et retrouver mon studio au-dessous de la villa familiale ?

Je renouais avec ma famille des relations d'autant plus étroites qu'elles s'étaient relâchées durant ma période de détention. Mes sœurs ne savaient que faire pour m'aider et me redonner le moral. Delphine me prêta de l'argent pour acheter un ordinateur. Je devais la rembourser petit à petit, selon mes entrées mensuelles. Je n'avais pas de travail fixe mais une société, voyant que je pouvais traiter des mailings, me chargea de faire sa publicité. Elle m'avança l'argent pour les timbres et je sollicitai tout mon entourage, famille et amis, les incitant à travailler avec cette société. Constatant cela, ma sœur en déduisit que je gagnais beaucoup d'argent. Comme je n'avais pas encore commencé à la rembourser, et qu'elle ne parvenait pas à me joindre, elle commença à s'impatienter. C'est vrai que je l'évitais, car je n'avais pas encore récolté les retombées de mon mailing et ne pouvais donc envisager dans l'immédiat de lui rendre son argent. Un jour que je rentrai au studio, le cadenas avait sauté et l'ordinateur s'était envolé. Ma mère m'apprit que c'était Delphine qui était venue récupérer son matériel. Une fois encore mes efforts étaient réduits à néant. Abattu par cette mésaventure, je me rendais de plus en plus souvent au ghetto pour fumer.

Un week-end, ma sœur aînée m'avait gentiment prêté sa voiture ; il avait été convenu que je la lui ramènerais au plus tard à 22 heures le soir-même. Me voilà donc parti en balade. Je rencontrai un gars dont la famille, très aisée, s'occupait d'une chaîne de distribution de produits alimentaires en gros, Marcel Blanchard. Il cherchait à fumer. Je l'embarquai donc à bord de ma voiture d'emprunt. Il me demanda de passer d'abord à l'entrepôt où son père stockait ses marchandises. Je le vis manipuler des sacs de riz, de patates et commencer à les charger à bord du véhicule. Je ne comprenais pas très bien où il voulait en venir, mais je me disais : « Bah ! Après tout il est chez son père, donc c'est chez lui qu'il se sert ». Quand tout à coup, clac clac clac, voilà les gendarmes ! Ils nous emmenèrent directement au poste. Marcel avait beau protester qu'il était le fils Blanchard, rien n'y fit. En fait il s'avéra qu'il voulait régler un litige avec son père. Il n'avait pas trouvé meilleure solution que de faire main basse sur le stock alimentaire de Papa. Les démêlés furent si longs que l'on ne nous relâchât que très tard dans la nuit. Ainsi je ratais le rendez-vous avec ma sœur. Je me sentais tellement honteux que je n'osais pas lui rendre la voiture à une heure aussi tardive. J'étais dégoûté une fois de plus et, par réaction, je fumais. Sniffant et fumant chaque jour un peu plus, j'entrais dans un climat d'insouciance provoqué par l'absorption de « coke ». J'utilisais la carte bancaire et le chéquier qui étaient restés dans la voiture de ma sœur, qu'elle ne retrouva qu'un mois plus tard, quand les gendarmes me surprirent endormi dans le véhicule. Mon beau-frère fut convoqué au commissariat pour le récupérer : inutile de préciser qu'il était furieux.

Une autre fois, je me trouvais à Pointe à Pitre et voulais rendre visite à ma sœur Delphine qui habitait le studio de la cité Faidherbe. Je sonnais : pas de réponse ! Pourquoi

faisait-elle semblant de ne pas être là ? La colère me prit et je ramassai une pierre qui traînait là : je cognai sur la porte de toutes mes forces sans autre effet que de provoquer un boucan d'enfer dans tout l'immeuble. Je redescendis donc et là, j'entendis appeler : "Dédé, je suis là ! Excuse-moi, je n'ai pas ouvert car je pensais que c'était Loulou". Elle avait sauté du balcon et se retrouvait bien embêtée à l'étage du dessous sans pouvoir bouger, affolée par le tintamarre. La fureur me donnait des ailes et je me mis à grimper de balcon en balcon jusqu'à elle ; le voisin du dessus m'a aidé à la hisser jusqu'à son appartement en l'agrippant par les mains. Je ne comprenais pas son attitude, j'étais aigri et le ton monta. Mais comme j'avais trop bu, la fatigue me submergea d'un seul coup et je m'endormis sur une chaise.

A mon réveil, j'étais entouré de toute la famille, ma mère, mes beaux-frères. Chacun y allait de sa leçon de morale. Cela me mit tellement en colère que je m'esquivai. Par la suite une grande réunion fut organisée à la maison familiale où je devins l'objet de bien des réprimandes. Mon beau-frère n'avait pas encore digéré l'épisode de sa voiture et, sous prétexte que je l'avais empêché de conduire sa fille à l'école, je devais me mettre à genoux devant lui. Il voulut se battre avec moi. Chacun avait un sujet de récrimination à mon encontre. Certes, je n'étais pas innocent, mais qui ne fait pas d'erreurs ? Cette leçon de morale familiale s'avéra être un coup d'épée dans l'eau.

Durant un certain temps, j'avais un toit lorsque je rentrais de Pointe-à-Pitre. Je devais marcher trois à quatre jours, de jour comme de nuit, pour y arriver. Mes pieds enflaient. J'étais affamé et fatigué. Ma mère me donnait à manger et je dormais. Requinqué, je repartais à chaque fois au "ghet", puis je rentrais chez moi.

Un beau jour, il advint que ma mère laissa la grande maison vide. Elle s'était rendue chez ma sœur aînée pour plusieurs jours et j'en profitais pour fouiller la villa toujours en quête d'argent. Je trouvais une petite mallette marron qui avait appartenu à mon père. Elle était bourrée de papiers et même ses vieux chéquiers y dormaient. Je réussis à les négocier pour acheter de quoi fumer et manger. J'invitais les copains et nous faisons la fête dans la superbe maison laissée à notre entière disposition. Nous invitions des filles et avec les copains, nous organisons de sacrées partouzes. De mois en mois, les choses allèrent de mal en pis et la situation s'aggrava chaque jour. Il fallait que je réagisse. Je n'en pouvais plus, cette impression de tourner en rond ne me quittait pas.

Dans un sursaut d'énergie, j'écrivis une lettre circulaire à toutes les administrations leur expliquant mon vécu et surtout mon intention de m'en sortir. Une assistante sociale déléguée par le département vint me voir. Je remis en route mon dossier d'insertion. J'accumulais plusieurs mois de retard ; cela faisait une belle somme lorsque je suis allé au bureau de la CAF pour savoir où en était mon dossier. "Mais vous n'avez donc pas besoin d'argent, Monsieur Nuissier ?", me rétorqua le caissier de la CAF en découvrant le montant qui me revenait encore. Je rencontrai plusieurs médecins ; il fut décidé de me faire faire une cure à la clinique des Eaux vives de Matouba, située sur les pentes de la Soufrière. Cette première tentative avorta, car je fis valser la perfusion que l'on m'avait collée au bras au bout de quatre jours. Je repartis au ghetto suivre le rythme infernal : rhum – crack, rhum – crack, sans dormir, ni manger. Cela ne pouvait pas durer longtemps. C'est là que je me suis souvenu que ma cousine, docteur d'Académie, exerçait à Pointe à Pitre. J'allais la voir et

nous avons relancé une nouvelle cure, cette fois à Pointe Noire, que j'ai suivie jusqu'au bout.

Un début de lucidité m'a permis de prendre quelques contacts, notamment avec un entrepreneur du bâtiment à Sainte Anne, Basile Gaubert. J'ai renoué avec un ancien toxicomane qui s'en était sorti et il me donna l'adresse de la « maison de louange ». Il était sûr que cela me ferait beaucoup de bien. Il est vrai que la prière est le remède par excellence. Prier, louer Dieu, chanter ses merveilles, c'était le « must » d'une thérapie. Esthétiquement, j'avais soigné mes dents et j'avais retrouvé un aspect plaisant. Je prenais de nouvelles couleurs et ma peau retrouvait sa souplesse. J'étais toujours en Guadeloupe et j'expliquais à ma mère que je me sentais en danger ; coûte que coûte, je devais partir. L'île était trop petite et je la connaissais par cœur. Je n'avais pas assez de distance pour vraiment « couper » les liens. Il fallait partir, mais où pouvais-je aller ?

Je me souvins que le responsable d'une communauté religieuse, le père de Bissy avait été nommé directeur à Mulhouse. C'est là que je devais me rendre. Je ne pouvais pas attendre, il me fallait partir sans délai. Je n'eus pas la patience de recevoir l'argent de la CAF ; je demandais à ma mère de m'avancer la somme pour payer le billet d'avion et lui ai laissé une procuration pour qu'elle puisse toucher ce qui me revenait.

J'avais pour seul bagage la mallette marron de mon père et, vêtu d'une petite chemise légère, je pris la direction de Paris, puis de Mulhouse. Je me rappelle que dans l'avion un gars me prêta un sweat-shirt car je grelottais. Je débarquais sans tambour ni trompette à la maison des religieux où évidemment personne ne m'attendait. Le père de Bissy était absent. On me demanda de revenir plus tard.